

Le lendemain soir arrive un nouveau visiteur; c'était encore un compatriote, c'était encore un émissaire, mais c'était un des attachés de la légation française. Lui aussi prend Guilhot à part; il s'informe de la situation des choses, de la santé et des besoins des prisonniers, déplore cette malheureuse affaire et l'impuissance officielle à laquelle le ministre se voit réduit en ce qui nous concerne; il parle d'espérance, mais ne dissimule pas ce que le présent a de sombre cependant. Enfin, après de longs discours qui pouvaient passer pour des circonlocutions, il finit par dire : « Votre position est très-mauvaise, mais souvenez-vous que c'est à force de patience et de soumission seulement que vous pouvez l'améliorer. Faites provision de philosophie (un religieux eût dit de résignation), et quelque ennui que l'avenir vous réserve, souvenez-vous que votre meilleure politique est de demeurer calmes. Vous êtes assez compromis comme cela; d'ailleurs, au premier signe de révolte, vous seriez tous perdus, sans que vos amis, dont vous paralyseriez les efforts officieux, pussent s'interposer. »

Ces paroles, qui auraient jeté M. Guilhot dans les plus grandes perplexités s'il n'y avait été préparé par la conversation de la veille, le firent sourire, et il se contenta de demander à son interlocuteur s'il faisait allusion à certaine promenade triomphale à Tacubaya. Le plus étonné des deux fut l'apprenti diplomate qui ne s'attendait pas à trouver l'autre si bien instruit; il s'en prévalut néanmoins pour lui faire une nouvelle exhortation. M. Guilhot se garda de répondre, mais il se dit *in pello* que, quand on était aussi compromis que nous paraissions l'être, la meilleure philosophie, comme la meilleure politique, était de prouver, en jouant son va-tout, qu'on avait assez de cœur pour ne pas marchander le déshonneur, et il se promit bien de crier à propos: Vive la France!

Deux jours plus tard, le convoi faisait halte à quelques kilomètres de Mexico; le moment était critique, on allait quitter la route de la capitale pour prendre celle de Tacubaya. Un officier d'ordonnance arriva tout à coup à franc étrier et remit au général un pli cacheté. Grande fut l'anxiété, non-seulement parmi les prisonniers, mais encore parmi les officiers mexicains qui connaissaient, eux aussi, les projets de Santa-Anna et s'en étaient ouverts à Guilhot en lui manifestant leur douleur sincère et leurs cordiales sympathies. Sur l'ordre du général la colonne s'ébranla de nouveau, mais au lieu de prendre le chemin qui conduit à Tacubaya, elle en prit un tout opposé qui se dirige sur Guadalupe-Hidalgo.

Quel cauchemar dissipé! Guilhot reçut de chaleureuses félicitations, car ce changement d'itinéraire indiquait à tous un changement de politique. En effet, l'attitude de la population française avait suppléé avantageusement aux défaillances de la diplomatie; Santa-Anna, instruit du complot et ne se trouvant pas soutenu par l'opinion publique, qui, même dans l'armée, se prononçait en notre faveur, avait sagement renoncé aux fumées de la gloriole.

Après trois jours de repos à Guadalupe, la troupe s'était remise en marche pour se rendre à Perote.

## CHAPITRE VIII.

Visites. — Le *tequesquite*. — Guadalajara. — Aspects divers. — Le coche de Nuestro Amo. — Intérieurs mexicains. — Existence des officiers. — Belen. — Églises et couvents. — Mœurs du clergé.

Au bout de quelque temps on jugea que je pouvais me montrer sans crainte, et je m'empressai d'aller visiter

don Manuel Llanoz, le colonel Esquerro, les officiers du bataillon de San-Felipe et le commissaire de Belen, ce qui me conduisit aux quatre coins de la ville et me la fit connaître en détail.

Guadalajara était, il y a quelques années, la seconde ville du Mexique, aujourd'hui c'est à Puebla que revient cet honneur, et la capitale de Jalisco ne vient plus qu'au troisième rang. La plaine qui l'environne est fertile et assez bien cultivée; malheureusement une partie de sa surface est dévorée par le *tequesquite*, cette étrange efflorescence saline si commune sur le haut plateau mexicain. Les Astèques ne connaissaient pas d'autre sel, et l'on en fait encore un grand usage dans les mines pour le traitement des sulfates et muriates d'argent; aussi est-il l'objet d'un commerce assez important, mais le profit qu'on en retire est loin de compenser le préjudice que sa présence cause à l'agriculture<sup>1</sup>.

1. Le *tequesquite* est un sel alcalin. Dufloy de Mofras en donne l'analyse suivante, faite par M. Berthier, professeur à l'école des Mines de Paris :

Carbonate de soude anhydre,	0.516
Sulfate d° d°	0.153
Sel marin,	0.045
Eau,	0.246
Matières terreuses,	0.030
	0.990

Un de nos compatriotes, M. Lair, à la suite de savantes explorations dans la Sierra-Nevada et la Sierra-Madre, vient de donner l'explication de ce phénomène (*Extraits des comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XIII, n° 25. — *Observations sur l'origine et la formation de l'or*, par M. P. Laur), explication que Humboldt lui-même avait vainement cherchée. Il ressort des observations de M. Laur que, les eaux thermales étant aujourd'hui encore la dernière manifestation des forces éruptives dans ces régions puissamment tourmentées jadis, la présence des métaux précieux dans le sein de la terre, comme celle des alcalis sur la surface, doivent être attribuées à l'action de grands courants d'eaux bouillantes sur d'immenses dépôts de matières siliceuses. M. Laur a trouvé les eaux bouillantes encore en activité à Steamboat-Valley,

Les Mexicains donnent quatre-vingt mille habitants à Guadalajara, je crois ce chiffre trop fort d'un quart

en Californie, et l'on sait qu'elles se font jour autour de quelques volcans mexicains, tels que ceux de Jorullo et de San-Andres, dans le Michoacan. Cette théorie explique en même temps la formation des vastes plaines de *tepetate* ou d'argile durcie du Mexique, et la sécheresse toujours croissante de ce plateau. Ces phénomènes divers paraissent dus exclusivement en effet à la décomposition du feldspath par les eaux thermales. En enlevant cette roche décomposée pour en transporter les éléments dans les plaines, les eaux ont laissé dans le sein de la terre des vides considérables, vides dont Humboldt a été conduit par la recherche des causes du dessèchement à admettre l'existence, en l'attribuant à d'anciens bouleversements volcaniques. Dans ces vides ont été absorbées les nappes d'eau extérieures qui recevaient autrefois ces lavages alcalins et les concentraient. Leur fatale disparition a été activée, il est vrai, par d'autres causes, telles que l'insoucieuse manie de déboisement des Espagnols, leurs dessèchements artificiels, et enfin la hauteur du plateau où, dit Humboldt, « la moindre pression barométrique que l'air y exerce favorise l'évaporation, où le courant ascendant, c'est-à-dire la colonne d'air chaud qui s'élève des plaines empêche les nuages de se précipiter en pluie. » Quoiqu'il en soit, en se retirant elles ont dû laisser sur le sol qu'elles couvraient les substances alcalines dont elles étaient saturées.

Depuis longtemps les eaux thermales ne s'épanchent plus au dehors, si ce n'est accidentellement et dans de faibles proportions, sans cela elles auraient suffi probablement pour maintenir le niveau des nappes extérieures; en ralentissant, en arrêtant peut-être le dessèchement, elles auraient ralenti, sinon arrêté, l'invasion du *tequesquite*. Il est logique de penser qu'elles se perdent elles-mêmes dans les vides qu'elles ont créés, mais tout porte à croire que leur vapeur continue lentement l'œuvre de la décomposition du feldspath, et que les lavages périodiques de la saison pluvieuse, sur les flancs des montagnes où ce travail s'opère, grossissent toujours les dépôts alcalins et argileux des plaines. L'air, ce puissant médium qui, dans ses agitations, transporte à de si prodigieuses distances le pollen des fleurs et le sel dont les vapeurs de l'océan sont imprégnées, entraîne en passant sur les champs de *tequesquite* cette poussière sèche et subtile, l'étend comme la tache d'huile, et, de proche en proche, rend le sol impropre à la culture. C'est ainsi, sans nul doute, que l'on voit se propager le mal, en raison directe de l'augmentation de la sécheresse, avec une rapidité qui paraissait à Humboldt si difficile à expliquer.

à peu près. Les rues, pavées, bordées de trottoirs, sont ornées de réverbères, qui s'éclipsent soigneusement quand paraît la lune et font en général plus d'effet le jour que la nuit. D'immenses jardins particuliers donnent à cette ville un périmètre exagéré, d'où résulte un air d'abandon que l'absence presque complète de véhicules et l'état languissant des affaires commerciales tendent à développer au plus haut degré. C'est en vain qu'en parcourant ses rues, je cherchais les flots de population que j'avais vus surgir aux jours de fêtes, tout cela est rentré sous terre et les *barrios* ou faubourgs, eux-mêmes, sont encore plus silencieux que la cité.

Il y a un grand nombre de non-locations, ce qui explique le bon marché des loyers, car pour deux piastres par mois on a un vaste appartement, pour dix une maison entière avec ses dépendances. Les maisons étant immenses, dès qu'une est vide elle modifie subitement la physionomie de la rue, s'il y en a deux, c'est le désert. Mais cette solitude n'a rien qui attriste et serre le cœur. Le jour, une belle lumière baigne ces constructions et en égaye les plus secrets recoins; le temps ne les harbouille pas, comme chez nous, de son aile souillée de la boue des hivers. Celles dont le maquillage du peintre n'entretient pas la fraîcheur, prennent une teinte rousse, une apparence de vieux liège, qui a encore son cachet, surtout si l'on songe aux ravages des frimats sur nos bâtiments déserts où, sur un fond demi-deuil, la pluie délayant les exhalaisons des cheminées, dessine ces navrantes coulées qui ressemblent à des traces de larmes sur le visage d'un charbonnier. Une maison va s'émiettant là-bas, dans l'abandon, sous le poids des années, mais du moins n'y voit-on pas, sous les débris du plâtre, au pied d'un mur squameux, croustelevé, suinter l'humidité et se propager la lèpre du salpêtre, des mousses

et des champignons. Rien ne moisit dans cette atmosphère tiède et pure.

La nuit, la scène change, le silence de la ville espagnole prend du mystère. Nul voyageur ne résiste à l'attrait de la promenade à l'heure où, derrière les grilles des fenêtres, scintille dans l'obscurité le feu des cigarettes; çà et là un cavalier drapé dans son manteau, guidé par ce phare intelligent, s'arrête et prend racine au pied d'une de ces grilles. Le sereno, armé de sa lance, inspecte à pas lents, lanterne en main, la fermeture des portes dans le rayon confié à sa garde; il vous salue d'un mot de paix en passant et vous demande une cigarette. Un peu plus tard on retrouvera la lanterne isolée au bord d'un trottoir, projetant sa lumière sur le pavé de la rue et son ombre sur le mur de la maison, tandis que, dans l'embrasement d'une porte, à l'abri de cette ombre, le sereno accroupi file un sommeil qu'il interrompt périodiquement pour psalmodier le verset que lui transmet une voix éloignée: — « *Las diez, y sereno!* » Il est dix heures et le temps est beau! Poursuivons notre promenade; le moment du repos n'est pas encore venu et, près d'ici, vibrent les cordes harmonieuses de la *vihuela* accompagnant mélancoliquement une chanson plaintive. — « *Las doce, y nublado!* » Minuit, et le temps se couvre! Rentrons, car là-bas, au coin de la ruelle borgne, glisse sans bruit, comme un fantôme, le lepero affamé, essayant de se donner assez de courage pour demander la bourse ou la vie au señor bien armé.

Malheur, toutefois, si la rencontre du coche de *Nuestro Amo* dans les rues désertes vient effaroucher les jouissances de cette promenade en donnant au mystère de la nuit un cachet d'épouvantement! Le coche de *Nuestro Amo*, est-ce donc une vision surnaturelle, pendant du vaisseau fantôme, du chasseur noir ou du moine bourru? Non, c'est le carrosse dans lequel on porte le viatique

aux moribonds. A moins d'urgence, c'est le soir à la lueur des torches qu'a lieu la cérémonie, et la chose est calculée afin que l'effet de la mise en scène soit plus violent. Les cloches l'annoncent, les fidèles ardents s'assemblent, la vie de la cité est suspendue, tout son sang reflue vers le cœur, il y a congestion religieuse. Souvent une bande de musiciens précède le coche que suivent les parents et amis du malade; derrière eux marche une multitude sordide, c'est la courtisane du pavé, le lepero coupe-jarret. Sur ces visages, dont chaque reflet est matériel, se peint en ce moment une passion nouvelle, aveugle, brutale, développée jusqu'à la fureur, et l'on se sent oppressé. Au-dessus de ce drame sombre, plane un cauchemar plus sombre encore; on comprend qu'à la voix d'un Guérin ou d'un Garasse ces idolâtres vous feraient le sort réservé aux impies dans les siècles d'ignorance si, obéissant soit à votre conscience, soit à un sentiment de dignité réfractaire à tout ce qui s'impose par la violence, vous passiez le front haut et le chef couvert. Courbés sous l'esclavage de leurs pratiques, ils ne peuvent en affranchir personne.

Cependant le simple frottement avec l'étranger, a suffi, il faut le dire, à défaut d'instruction, pour modifier peu à peu ces errements, atténuer un respect insensé puisqu'il est irraisonné, étioier une intolérance coupable puisqu'elle est attentatoire à la liberté de conscience. On peut réserver ses hommages maintenant avec moins de danger qu'autrefois; néanmoins il ne faudrait pas insulter l'indigène dans le vif de ses croyances, c'est-à-dire aller narguer ses dieux publiquement; mais cela est de droit commun, et les vertus de Polyeucte sont appréciées aujourd'hui à leur valeur de brutalité sauvage, illégale et injuste.

La première fois que j'assistai à un de ces sinistres festivals nocturnes c'était à Lima; j'arrivais en Amérique,

j'étais jeune, je me sentis pénétré jusqu'à la moelle d'une sorte de terreur peu salutaire et, par suite d'une confusion presque inévitable dans le moment de la première impression, je pris tout d'abord en horreur ces malheureuses populations hispano-américaines. Aujourd'hui j'en sais plus long, je les plains et les aime.

Je fus reçu avec amitié partout où je me présentai. L'intérieur des habitations ne me parut guère plus luxueux qu'à Tepic. L'absence de plâtre se fait vivement sentir dans un pays où, pour une foule de raisons en tête desquelles vient la crainte des insectes, le papier de tenture n'est pas en usage. Un enduit, mal aplani et peint à la détrempe, recouvre invariablement les murs. Point de glaces, si ce n'est chez quelques rares privilégiés de la fortune; peu de meubles, surtout chez le petit bourgeois où des coffres, rangés le long du mur, servent à serrer les habillements et à s'asseoir, ni plus ni moins qu'au temps de Molière en France. Il est de bon genre cependant, ici comme en Espagne, de remplir le salon d'autant de chaises et de canapés de paille qu'il peut en tenir le long du mur, en les serrant de manière à avoir quelque difficulté à les égrener. Des flambeaux d'argent, des bouquets artificiels, complètent la décoration. De pendules point; d'objets d'art pas davantage, si ce n'est peut-être quelques violentes enluminures religieuses qui feraient prendre la mouche à un taureau; de livres encore moins, sauf un missel

Ou bien quelqu'almanach qui sema ses abus  
L'an que Pantagruel déconfit les andouilles.

Sur une table, l'inévitable petit brasero de cuivre, espoir du fumeur, et, accrochée à la muraille, la non moins indispensable guitare. — *Toca usted de la vihuela?* est la première question que l'on pose à un visiteur, et ce n'est pas une bonne recommandation que de répondre non,

à moins que l'on ne soit étranger. Cette absence d'ameublement choque moins que dans nos climats, un rien orne ces vastes appartements où jamais le frisson ne pénètre. Des volets ou des stores y entretiennent ce *tiers-jour*, si favorable à la vue et à autres choses aussi, que M. Th. Gautier a découvert en Espagne.

Tel est l'aspect général des intérieurs, avec un peu plus, un peu moins de luxe.

Au-dessous de la classe bourgeoise, qui a ses coffres et ses chaises de paille au moins, au-dessus du peuple, qui n'a que son *petate* et son fourneau de terre avec quatre petits pots, vient cette foule, lettrée ou à demi, qui, rattachée à la classe supérieure par la naissance et l'éducation, l'est par le dénûment à la classe inférieure. Escholiens, poëteraux, officiers de fortune, gens qui n'ont que leurs deux mains et leur étoile pour se faire une position et qui, comme Rabelais, Mathurin, Maynard, ont la perspective d'être quelque peu domestiques toute leur vie, et de mourir sur un coffre en attendant leur maître, à moins que les hasards de la guerre civile ne les appelle à quelque poste supérieur. Gens qui vivent de crédit et dont l'existence famélique a des couleurs qui se retrouvent seulement dans la *Chambre du débauché* ou dans le *Mauvais gîte*. Mes amis du bataillon de San-Felipe me remirent cette époque en mémoire. Ils logeaient trois ensemble dans la même pièce. La maison, la rue, le quartier étaient prolétaires, la chambre modeste; quatre murs blancs, un carrelage démantelé, de petits lits de campagne en fer, de vieilles malles, une table infirme et deux mauvaises chaises. Chacun d'eux avait son brosseur à ses ordres; ces hommes vivaient dans le saguan, avec leurs femmes, chargées de préparer le repas de l'officier en même temps que celui du soldat.

Ces jeunes gens me parurent exercer tristement un

triste métier, qui ne les arrachait à la mendicité que pour les livrer à la dette. Ils se nourrissaient peu, portaient des habits outrageusement râpés, et encore leurs épaulettes et hausse-cols étaient-ils toujours en gage. La solde était si inconstante! Sous le gouvernement de Santa-Anna, qui faisait de grands sacrifices pour l'armée dont il avait besoin, ils en touchaient la moitié environ, mais avec de tels délais que tout était toujours dévoré à l'avance. Ceux qui n'avaient pas d'autres moyens d'existence demeuraient donc plongés dans un borbier dont on ne pouvait sortir qu'en arrivant à un grade supérieur. Appelé à entrer en campagne contre une bande de voleurs, c'est-à-dire à diriger des *razzias* dont le peuple faisait les frais, élevé aux postes de chef politique, de gouverneur, l'officier était sauvé; il allait se payer lui-même et, au besoin, sa conscience n'étant ombreuse, faire fortune. Mais il n'y avait guère de promotions qu'à la suite d'un bouleversement politique, d'où la multitude des *pronunciamentos* militaires.

Le brave commissaire de Belen me pressa dans ses bras avec joie, en murmurant à mon oreille la phrase sacramentelle : « la liberté descende dou ciel! » Il me fit visiter en détail ce sombre édifice. Je vis les niches grillées des fous, où les animaux du British-Museum se trouveraient fort mal, je vis aussi les salles des lépreux, car, pour plus de ressemblance avec le bon vieux temps, le Mexique avait encore des lépreux.

Mon cicerone et ami m'annonça tout bas, en nous séparant, qu'avant peu j'apprendrais l'heure de notre départ pour le camp d'Alvarez. Je retournai à Belen quelques jours plus tard, mais le pauvre homme n'y était plus; il avait été destitué et l'on ne put me donner de ses nouvelles. Je ne le revis plus.

Les couvents des deux sexes sont nombreux à Guadalajara. Leurs constructions et leurs jardins prennent une

notable portion de la superficie de la ville. Ils étaient fort riches et par conséquent très-peuplés autrefois ; aujourd'hui ils le sont à peine. Le couvent des Franciscains est le plus beau ; il contient cinq églises qui rivalisent de luxe. Les autres en contiennent au moins une, cela sans préjudice des églises paroissiales, chapelles, sanctuaires, dont plusieurs sont en grande réputation, comme le sanctuaire de Nuestra-Señora-de-Loreto, dans le collège de San-Juan, ancien couvent des Jésuites. Quelques-uns de ces temples sont remarquables par leur architecture et, surtout, par leur ornementation intérieure qui est luxueuse, mais pas toujours de bon goût. On y voit beaucoup de ces lourdes sculptures en bois colorié dites *retablos*, dont les Espagnols font un si étrange abus. Tous ces monuments m'inspirèrent de l'admiration sur le moment, mais cette admiration ayant été *crescendo* jusqu'à Mexico, il est prudent à moi d'en réserver l'expression pour ce qui m'a le plus frappé.

Les nonnes confectionnent des *dulces*, conserves de fruits très-sèches qui ont de la réputation. Celles du couvent de Santa-Maria-de-Gracia fabriquent de petites poteries rouges, en une terre de senteur dite terre de Tonalá, qui sont très-recherchées ; elles font partie des besoins inutiles, du luxe futile des Mexicaines. Beaucoup de femmes ont la manie de grignoter, avec la patience du rat, cette composition parfumée qui cède facilement sous la dent, dépravation de goût qui est le fruit d'une oisiveté par trop complète.

Les moines montrent de tous côtés leurs uniformes variés ; ils vont tête nue, généralement, ou bien coiffés du chapeau national aux larges bords. Les prêtres promènent, le plus gravement du monde, l'inqualifiable chapeau de Basile ; ils n'ont point de rabat, mais un col blanc ou bleu, comme les prêtres espagnols. Tous fument ; c'est le péché mignon de la race, les femmes elles-mêmes

y sacrifient et je n'ai le cœur d'en faire reproche ni à celles-ci, ni à ceux-là. Je ne trouve pas qu'il soit plus inconvenant de fumer que de priser et, si profond que je descende en ma conscience, il m'est impossible de découvrir ce qu'il y a de plus contraire aux bonnes mœurs, de plus en opposition avec l'esprit du droit canon, ou de plus préjudiciable à la vertu (sans parler de la question de goût !) dans le fait d'inhaler ou d'exhaler de la fumée, que dans celui de bourrer d'une poudre sternutatoire un nez transformé en alambic à l'effet de distiller la roupie.

Les *padres* ne se privent point non plus des spectacles et fêtes mondaines ; on les rencontre aux combats de taureaux et de coqs, au théâtre, au bal, partout enfin. Ils n'y viennent point en censeurs austères et ne songent pas à blâmer ces distractions, d'où j'ai dû conclure que dans les pays où le clergé les condamne, c'est parce qu'ils lui sont interdits par l'opinion, plus sévère là pour des hommes portant la robe et voués au célibat ; alors il fait comme le renard à la queue coupée.

Les spectacles, je les pardonne encore, mais les licences de ces hommes vont plus loin, et c'est tomber dans la banalité en quelque sorte que de parler de leur inconduite. Au reste, je me suis promis de n'entrer dans aucuns détails à cet égard.

Cependant, je pourrais raconter plus d'une anecdote piquante, où j'ai figuré en compagnie de quelques bons *padres*, au Mexique, au Chili, au Pérou. La plupart de ces faits me sont restés très-présents, car ils ont porté dans le vif de ma naïveté, plus grande alors qu'aujourd'hui. Moi, vieux routier californien, qui avais fait ma partie avec ce qu'il y avait de plus dessalé dans le monde, j'étais encore capable de rougir pour ceux qui ne rougissaient pas quand ils l'auraient dû.

Tous les voyageurs sont d'accord sur le chapitre de la corruption du clergé hispano-américain. C'est un fait

acquis. M. Ampère affirme qu'à l'époque de son passage à Mexico, il y avait là un légat du pape qui perdait son latin à tenter une réforme des couvents, c'est-à-dire à chercher l'impossible.

A mon retour d'Amérique, et à l'époque où le légat était ainsi occupé, j'eus de longs entretiens à ce sujet avec un prêtre français qui, m'ayant connu enfant, s'intéressait à mes aventures. Il me parla avec douleur de cette corruption comme d'une chose bien avérée, et m'assura que le clergé hispano-américain, comme l'ancien clergé français, ne pouvait se régénérer (je cite textuellement) que par le *baptême de sang* de 93. Et il le recevra! ajouta-t-il. Cet homme apostolique allait ainsi de lui-même au delà de ma propre pensée qui s'arrête toujours à la Terreur, car je ne crois pas plus à l'efficacité du supplice en politique qu'à celle de l'enfer en morale. Foin du sang! Ce ne serait vraiment pas la peine d'être libéral si l'on ne devait différer en cela aussi de ceux qui ne le sont pas. D'ailleurs tout le clergé mexicain n'est pas corrompu au même degré, et beaucoup de prêtres, qui fraudent la chasteté, n'encourent pas pour cela le reproche de corruption. Plus d'un élève honnêtement une famille souvent nombreuse, fruit d'un concubinage très-régulier. Ceux-là ne méritent pas la mort, ils sont respectables, ils protestent simplement contre l'immoralité d'un système qui viole une des plus saintes lois de la nature, celle de la famille. — *Il n'est pas bon que l'homme soit seul!*

Le prêtre qui me parlait ainsi n'était point le premier venu, un pauvre d'esprit; il occupe aujourd'hui des postes élevés et dans l'Église et dans l'État. Parlerait-il encore de même après l'allocution au consistoire du mois de mars 1861, dans laquelle le pape déplora si amèrement les maux que l'Église mexicaine endurait de la part de la Révolution? Elle n'en était pas au baptême

de sang cependant, cette pauvre Église. On lui avait dit seulement :

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Peut-être qu'aujourd'hui mon interlocuteur me dirait, comme tant d'autres me l'ont dit, en baissant la voix : « Il n'est pas bon de s'occuper de cela. » — Malepeste! pour ne pas s'occuper de pareils désordres quand on en a été témoin, il faudrait penser comme M. Th. Gautier (qui n'a, Dieu merci, aucune idée voltairienne) que l'Espagne a perdu son caractère pittoresque avec la suppression des moines, sans qu'on puisse découvrir ce qu'elle a gagné sous d'autres rapports. — Ou bien trouver grand jusqu'au sublime, avec M. V. Hugo, chez les Religieuses Bernardines Bénédictines de l'obédience de Martin Vega, des pratiques empruntées aux fakirs indiens. — Quand on écrit comme ces Messieurs, on peut se permettre de ces plaisanteries; leur style les dispense de bien des choses. Mais moi, qui n'ai pas leur palette, je suis obligé d'être conséquent avec moi-même pour faire passer ma prose.

J'en ai trop vu au Mexique, non-seulement pour pouvoir douter de l'immoralité du clergé, mais encore pour être disposé à l'indulgence. Si je n'entre, du reste, ainsi que je l'ai promis, dans aucuns détails, c'est que l'expérience m'a prouvé qu'il y aurait du danger à le faire.

Dans le courant de janvier, un Irlandais, qui arrivait de San-Francisco et se rendait à Mexico, où il allait chercher l'autorisation de fonder une colonie en Basse-Californie, s'arrêta à Guadalajara. Comme il ne disait pas un traitre mot d'espagnol et que j'étais à peu près le seul qui parlât anglais en ville, il se hâta de se faire présenter chez MM. Tarel et Lyon, m'accabla de prévenances, m'invita à dîner et s'arrangea pour faire de moi un *cicerone* officieux. Il se trouvait que nous avions des relations communes en Californie, ce qui nous aida

beaucoup à faire connaissance. Notre liaison dura deux jours, que nous employâmes à parcourir les églises, car mon compagnon était singulièrement dévot et tenait à faire provision d'indulgences; son visage avait un vernis de componction très-accusé et son *œil pénitent ne pleurait qu'eau bénite*. Dans la rue, j'avais à subir des catilinaires qui mettaient ma patience à de rudes épreuves. Il avait le Mexique en horreur; tout ce qui concernait le peuple mexicain était odieux, révoltant, scandaleux; habitudes honteuses, mœurs dégoûtantes, types matériels, esprits abrutis; les femmes étaient ci et çà, les hommes autre chose. Le clergé seul était excepté de ces anathèmes; il le trouvait fort à plaindre d'avoir à diriger un pareil troupeau. Cet homme, issu lui-même d'une race dégradée qui a tant à se plaindre de l'oppression, ne cessait de maudire un peuple abâtardi aussi, sans trouver la loyauté suffisante pour maudire les oppresseurs de ce peuple.

Le second jour que nous passâmes ensemble était un dimanche. Il y avait eu combat de coqs le matin : homélie ! il y avait combat de taureaux le soir : homélie ! bals publics : homélie ! cabarets : homélie ! profanation complète du jour du Seigneur ! Là-dessus, nous entrions dans un temple, il s'agenouillait avec force signes de croix à côté du bénitier d'abord, puis devant le maître autel, puis devant celui de la Vierge. Après ces trois longues stations, il admirait les pompes du culte, et le luxe de la mise en scène lui arrachait des pleurs d'attendrissement, des éjaculations de foi.

A midi, je compris que je n'avais pas en moi les grâces nécessaires pour soutenir plus longtemps une pareille intimité, mais avant de rompre en visière à mon Hibernois, je résolus de me venger un peu de ce qu'il m'avait fait souffrir. Il parlait d'aller entendre vêpres et recevoir la bénédiction à la cathédrale, je commençai par lui dire

que mon intention, à moi, était d'aller aux *toros*. Aye ! il tourna à l'aigre-doux et se tut. Alors, je lui contai en retour de ses homélies sur la corruption du peuple, une foule d'anecdotes scandaleuses sur le clergé du lieu. Mensonges ! mensonges ! c'est l'argument ordinaire. Je le mis au pied du mur en lui disant d'un air serré que j'avais vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu. Il faillit avoir un coup de sang, car il était pléthorique, et je crus qu'il allait me donner un démenti, mais c'était encore de la naïveté de ma part; à peine remis, il me désarçonna à son tour en me répondant : que tous les torts étaient de mon côté, car, si j'avais été un bon jeune homme, si je n'avais pas été chercher les *padres* ailleurs qu'au cloître ou à la sacristie, je n'aurais pas pu constater leurs irrégularités et il n'y aurait pas eu scandale. Le scandale étant toute l'offense, et moi portant tout le poids du scandale, j'étais, en effet, le seul coupable. — Nous nous séparâmes là-dessus très-froidement en apparence.

La crainte que d'autres ne me jettent le même argument à la face fait que je m'abstiens de dire ici ce que j'ai vu.

---

## CHAPITRE IX.

Distractions. — Tauromachie. — Les trois plaies de Guadalajara.  
 — Le suffrage universel et Santa-Anna. — La foire de San-Juan.  
 — Amnistie. — Motifs apparents et motifs secrets. — Indécisions.  
 — Départ pour Mexico.

L'existence que nous menions était douce et paisible. Ce calme avait quelque chose de particulièrement enchanteur pour moi, c'était une réaction favorable; après les émotions des mois précédents, mon hygiène générale